

Je suis une femme mariée, mère de trois enfants, deux filles et un garçon. Il y a deux ans, notre fils a commencé à nous inquiéter : il s'est démotivé et déscolarisé au troisième trimestre de sa première ; ce sont les chutes des notes et l'absentéisme qui nous ont « ouvert les yeux ». Nous avons vu notre fils s'enfoncer dans une torpeur terrible, incapable de se mouvoir, de réagir, de se motiver. Nous avons découvert qu'il fumait X bangs par jours.

Là, une angoisse inimaginable, une grande peur se sont emparé de moi. Incapable d'être objective, terrifiée à l'idée qu'il passe aux drogues plus fortes (ce qu'il a peut-être fait...), je me suis enfoncée dans une déprime : pleurs, angoisses, insomnies, etc...

J'ai réagi en tapant à toutes les portes : amis, contacts téléphoniques nationaux et régionaux, différents rendez-vous et finalement, contact téléphonique avec une personne de l'association ; elle a eu les mots justes pour m'apaiser un peu. Riche (malheureusement) de son expérience personnelle, elle m'a témoigné beaucoup de compréhension, de chaleur, de mots sécurisants. Un rendez-vous est pris qui m'a énormément réconfortée. Cela m'a permis de m'exprimer, en ayant face à moi écoute et soutien. Un groupe de parole existait. Là, j'ai ressenti que je n'étais plus seule, qu'il y avait partage, que je pouvais m'exprimer sans jugement. Très souvent, je passais par le téléphone pour soulager mes souffrances et mes peurs.

Petit à petit, j'ai appris à lâcher-prise par rapport à mon fils, à revivre un peu, à ne pas me projeter dans un avenir noir, ni le projeter dans un gouffre dans lequel il n'était pas. J'ai aussi compris et accepté qu'il a son histoire, histoire que je ne pourrai pas changer, et que cette histoire lui est propre. Il doit assumer les conséquences de ses actes.

Nous, parents, sommes là pour lui montrer notre amour toujours présent, le soutenir, le valoriser, garder le contact quoi qu'il arrive.

Nous sommes donc arrivés à lui poser un ultimatum : un mois pour trouver un maître de stage pour le CFA qu'il a lui-même choisi de faire. Bien sûr, le risque était qu'il parte, se retrouve à la rue, et « plonge ». Mon mari et moi ne pouvions plus supporter son comportement. Une réaction très rapide s'en suivit : il trouva un maître de stage le surlendemain et émergea de sa torpeur. J'ai vraiment compris à ce moment ce qu'était le lâcher-prise et l'importance qu'il avait.

Les parents, qui se trouvent en détresse par rapport à leur enfant ou un proche qui consomme, trouvent une écoute, un soutien, un sourire, une aide, un regard dans l'association ; mais aussi la certitude de l'anonymat, aucun jugement, une possibilité de sortir de cet isolement qui fait si mal.

Aujourd'hui, grâce à elle (écoute téléphonique et groupe de parole), je suis une mère et une femme qui revit. L'amour que je porte à mon fils est maintenant un soutien pour lui et une

sécurité, car cet amour n'est plus empreint d'angoisse et de peurs. C'est aussi une manière de le responsabiliser. Je retrouve confiance en lui, je le vois évoluer positivement. Notre couple s'est uni, solidifié après avoir été sous tension et en opposition. Je refais confiance à la Vie et je suis persuadée que si je n'avais pas eu l'association, je serai tombée dans une dépression et mon fils serait peut-être dans une consommation beaucoup plus importante et grave, avec un dialogue inexistant ou difficile entre nous.

Nous ne sommes plus enfermés dans une spirale et chacun de nous peut vivre son histoire avec ses difficultés sereinement.



Je suis marié et père de trois enfants.

Les aînés ont eu une adolescence normalement agitée, avec des consommations de substances n'ayant pas ou peu interféré avec leur scolarité, puis leurs études.

Le dernier a manifesté assez tôt des signes d'indiscipline qui nous ont amenés à être convoqués plusieurs fois par le chef d'établissement de son lycée. Les raisons étaient au début des incartades avec d'autres lycéens ou des réponses impertinentes à des professeurs.

Je pensais qu'il avait du mal à s'habituer à la discipline du lycée parce qu'il avait, auparavant, été scolarisé dans les Dom Tom, où l'on ressentait un certain laxisme.

Après avoir redoublé sa seconde, il faisait, il y a deux ans, une première dans un lycée technique. Ses notes moyennes nous semblaient en dessous de ses possibilités, au vu du travail qu'il fournissait. Et puis en début de troisième trimestre, il a complètement décroché.

Certains signes nous faisaient comprendre qu'il avait un problème avec sa consommation de cannabis, en dépit des dénégations. De plus, il était souvent malade, troubles digestifs, céphalées, et ce depuis le début de l'année.

Alors que j'étais en déplacement pour une raison professionnelle, ce qui m'arrive rarement, ma femme m'a appelé pour me dire qu'il n'était pas bien du tout et qu'il reconnaissait consommer de nombreux bangs quotidiennement.

Je ne réussissais pas à établir avec lui le moindre dialogue, lui niant avoir un problème, moi retombant, malgré ma volonté d'échanger, dans des poncifs habituels de travail (mérite, situation, volonté, punition, échec...).

Je me suis détaché de mon fils, ne supportant pas de le voir s'enfoncer et ne sachant quoi faire pour l'en empêcher.

Toutes les tentatives de communication se terminaient par un échec et je lui reprochais sa paresse, son manque de fiabilité, sa velléité, bref son échec.

Refusant de terminer sa première, il a choisi une filière professionnelle sous forme d'apprentissage.

Ma femme a commencé à voir une association d'aide aux parents de personnes dépendantes. Je n'ai pas souhaité en faire partie, mais suis resté tant bien que mal réceptif à ce qu'elle me disait en recevoir.

Cela nous a amenés à prendre un peu de recul sur notre enfant et permis de comprendre qu'il était en situation de détresse et qu'il avait besoin de nous, mais que nous ne pouvions rien faire d'autre qu'être disponibles pour l'aider s'il en manifestait le besoin.

Cela a mis un peu de soleil dans notre vie qui était parfois assombrie par ce sentiment d'échec et cette incompréhension.